

**A l'ombre d'Avicenne :  
La médecine au temps des Califes**

**Réunion commune  
de la Société d'Histoire de la Pharmacie,  
de la Société française d'Histoire des Hôpitaux  
et de la Société française d'Histoire de la Médecine**

*Institut du Monde Arabe*

**25 janvier 1997**



## **Les Aphorismes de Jean Mésué, médecin du Calife Haroun al-Rashid, et leur diffusion en Occident \***

par Gérard TROUPEAU \*\*

Lorsqu'il m'a été demandé de prendre la parole devant les membres des trois sociétés d'histoire de la médecine, de la pharmacie et des hôpitaux, j'ai pensé qu'il serait opportun de leur parler d'un savant arabe qui s'est illustré dans ces trois domaines.

C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de vous entretenir, ce matin, d'une œuvre de l'un des tout premiers auteurs arabes qui fut à la fois un médecin, un pharmacien et un enseignant hospitalier.

Il s'agit du recueil d'aphorismes de Yuhanna ibn Masawayh, le Jean Mésué des traducteurs latins, médecin irakien du IX<sup>e</sup> siècle, contemporain du calife abbasside Haroun al-Rashid et de l'empereur d'Occident Charlemagne.

Après avoir vu naître cette œuvre en Orient, au IX<sup>e</sup> siècle, nous allons la voir passer successivement : en Occident musulman d'abord, en Tunisie, au X<sup>e</sup> siècle, en Occident chrétien ensuite, où elle sera traduite en latin pour la première fois en Italie, au XI<sup>e</sup> siècle, et une seconde fois au Portugal, au XIII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous verrons cette œuvre être diffusée dans tous les pays de l'Europe occidentale, au XIV<sup>e</sup> siècle, être imprimée en latin pour la première fois à Milan, au XV<sup>e</sup> siècle, pour être finalement imprimée en français à Lyon, au XVI<sup>e</sup> siècle.

C'est donc l'histoire de la transmission d'une œuvre scientifique médicale arabe, des bords du Tigre aux rives du Rhône, au cours d'une période de sept siècles, que je vous invite à revivre avec moi.

Mais il convient que je dise d'abord un mot de l'auteur de cette œuvre, sur la biographie duquel nous nous sommes penchés, le Professeur Sournia et moi, il y a bientôt trente ans (1).

Jean Mésué était le fils d'un préparateur en pharmacie de l'hôpital de Joundishapour. Cette ville du sud de l'Iran actuel était un centre intellectuel important à l'époque sassanide ; elle était célèbre, en particulier, pour son école de médecine et son hôpital.

---

\* Comité de lecture du 25 janvier 1997 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* 14 avenue Claire, 95100 Argenteuil.

Lorsque le calife Haroun al-Rashid eut fondé, vers 790, un hôpital à Bagdad, il en confia la direction à un médecin de Joundishapour : Gabriel ibn Bakhtishou'. Et c'est Gabriel qui fit venir auprès de lui le père de notre auteur.

Mésué s'installa donc à Bagdad, où il épousa une jeune esclave qui appartenait à un médecin appelé David ibn Sérapion. Il eut d'elle deux fils : Jean et Michel, qui firent tous les deux leurs études médicales sous la direction de Gabriel ibn Bakhtishou', et qui épousèrent tous les deux des filles de médecins : Jean épousa la fille de 'Abdallah al-Tayfourî, et Michel la fille de Gabriel ibn Bakhtishou'. Déjà à cette époque, les médecins formaient une véritable caste : ceux de Bagdad étaient presque tous des chrétiens nestoriens, ils habitaient dans le même quartier, et leurs fils épousaient les filles de leurs confrères.

Gabriel ibn Bakhtishou' confia à Jean Mésué la direction des élèves de l'hôpital, et c'est ainsi qu'il eut pour disciple le célèbre traducteur Hounayn ibn Ishaq. Dans la notice biographique qu'il consacre à Jean Mésué l'auteur andalou Ibn Jouljoul rapporte que le calife Haroun al-Rashid le chargea de la traduction des livres médicaux anciens trouvés à Ancyre et dans d'autres villes de l'empire byzantin qu'il avait conquises, qu'il l'institua responsable de leur traduction et lui fournit des scribes habiles qui travaillaient sous sa direction. Cette information qu'Ibn Jouljoul est le seul à rapporter est peut-être exacte, mais il faut noter qu'aucune traduction, du grec ou du syriaque, n'est attribuée à Jean ibn Masawayh.

D'après ses biographes, notre auteur était doué d'une très forte personnalité. Il était chrétien nestorien, mais cela ne l'empêchait pas de blasphémer et d'entretenir ouvertement des concubines, malgré les remontrances de son patriarche, le grand catholicos nestorien Timothée Ier. D'autre part, il avait un sens aigu de la répartie qui, chez lui, ne manquait ni d'humour ni de causticité, et qui attirait toutes sortes de lettrés dans son salon, l'un des plus fréquentés de Bagdad.

Son mauvais caractère attira à Jean Mésué la jalousie et l'inimitié de ses confrères, mais il ne l'empêcha pas de devenir le médecin des grands personnages et de mériter la confiance de six califes successifs, depuis Haroun al-Rashid jusqu'à al-Moutawakkil, sous le règne duquel il mourut en 857.

Quant à l'œuvre de Jean Mésué elle est d'un très grand intérêt, parce qu'il est l'un des plus anciens et des plus féconds auteurs arabes ayant écrit des ouvrages médicaux. En effet, ce savant composa, directement en arabe, une quarantaine d'ouvrages originaux, sur presque toutes les branches de la médecine : anatomie, physiologie, pathologie, thérapeutique, hygiène, diététique, oculistique, etc.

Une quinzaine de ces ouvrages nous sont parvenus, dont quatre seulement sont édités. Deux d'entre eux sont des petits traités de pharmacopée, le troisième est un calendrier, le quatrième un traité de diététique (2) et le cinquième est un recueil d'aphorismes, qui fait l'objet de notre causerie. Mais avant de parler de ces aphorismes, je voudrais dire un mot du calendrier (3).

Le calendrier de Jean Mésué est l'un des premiers calendriers rédigés en arabe et, de ce fait, l'un des plus intéressants. Après une introduction sur les quatre saisons, il contient des notices pour les douze mois de l'année. Chaque notice est divisée en trois parties :

1) la première partie fournit l'indication du nombre de jours, du signe du zodiaque et de l'humeur régnante ;

2) la deuxième partie fournit l'indication du lever et du coucher des étoiles, de la durée du jour et de la nuit ; des renseignements sur les vents, les pluies, les températures, les eaux et la mer ; l'indication des saints qui sont commémorés, des fêtes qui sont célébrées et des marchés qui se tiennent ; des renseignements sur les animaux, les plantes et les travaux agricoles ;

3) la troisième partie fournit l'indication de ce qui convient, puis de ce qui ne convient pas, en fait d'aliments, boissons, parfums, soins corporels et médicaments.

A titre d'exemple, voici ce que prescrit notre médecin pour le mois de février dans lequel nous allons entrer :

*En ce mois, les voyages sont indiqués.*

*Pendant ce mois, il est bénéfique de manger des sucreries, des oiseaux, de tout gibier, des truffes, de l'ail, des fruits secs, du citron, des grenades, de la canne à sucre.*

*Au bain, on se oint d'huile d'iris, d'huile de narcisse ou d'huile de rose blanche. On entre fréquemment au bain.*

*On mange beaucoup de pois chiches cuits, de riz, de noix, d'amandes et de pignes. On absorbe de l'eau de miel.*

*Toute chose douce dont on mange est bénéfique, comme les dattes et les figes.*

*Durant ce mois, on évite de manger du fromage vieux, du poisson frais ou salé, des laitages, des lentilles, des oignons, des poireaux, des bettes, du vinaigre et de toute chose salée et piquante.*

*On se garde de manger de la viande de bœuf et de la viande de chèvre, parce qu'elles sont nocives en ce mois.*

*On évite de s'enduire de dépilatoire, particulièrement en ce mois.*

Mais c'est surtout par son recueil d'aphorismes que Jean Mésué est célèbre, et qu'il nous intéresse aujourd'hui. Et d'abord, qu'est-ce qu'un aphorisme ?

Aphorisme vient d'un mot grec *aphorismos*, qui signifie "séparation, distinction", d'où "définition". En français, nous n'avons pas traduit le mot grec, nous l'avons emprunté et francisé. En arabe, il a été traduit littéralement par *fasl* (pl. *fousoul*), mot qui signifie effectivement "séparation, distinction".

L'aphorisme est donc une formule concise, qui définit, en peu de mots, une vérité générale, qu'elle soit d'ordre philosophique ou scientifique. Dans l'Antiquité grecque, le genre aphoristique a été très utilisé par les philosophes et les médecins. C'était un moyen mnémotechnique permettant aux idées exprimées par les maîtres de s'imprimer plus aisément dans les mémoires des élèves et d'y rester gravées plus facilement.

Le premier et le plus célèbre auteur d'aphorismes médicaux est le fameux médecin grec Hippocrate. Et c'est sans contredit aux aphorismes qu'Hippocrate doit sa grande popularité. Ce livre est entre toutes les mains, il est dans toutes les bibliothèques, non seulement des médecins, mais encore des profanes, et beaucoup de personnes ne connaissent même Hippocrate que par ses aphorismes.

Ce qui frappe, dans les aphorismes, c'est le caractère dépouillé des phrases : le style est simple, direct, de peu de technicité. Voici, à titre d'exemple, le premier aphorisme d'Hippocrate, qui est souvent mis en tête des traités de médecine : *"La vie est courte, l'art est long ; l'occasion est prompte à s'échapper ; l'empirisme est dangereux ; le raisonnement est difficile"*.

Enfin, l'aphorisme est aussi un moule, qui renferme des indications capables de guider le médecin dans sa pratique quotidienne, et grâce à la forme concise dans laquelle ces indications sont moulées, elles sautent à l'intelligence et à la mémoire.

Mais il est temps d'en venir, maintenant, aux aphorismes que Jean Mésué composa à l'instar d'Hippocrate (4).

L'auteur nous apprend lui-même qu'il rédigea ces aphorismes à la demande de son plus célèbre disciple, le grand traducteur Hounayn ibn Ishaq, mort en 873, celui qu'il avait d'abord chassé de son cours et qui, par la suite, devait traduire les aphorismes d'Hippocrate en arabe.

Accompagnés d'un prologue et d'un épilogue dédicatoires, les aphorismes de Jean Mésué sont au nombre de 132. Ils traitent, sans aucun ordre, des maladies et de leur traitement en fonction du médecin et des malades (5). Comme il n'est pas question pour moi d'étudier en détail tous les aphorismes qui concernent les maladies, je me bornerai à vous parler de ceux qui énoncent des vérités générales, toujours actuelles et encore valables de nos jours. Ce sont les aphorismes qui concernent le médecin et le malade.

En ce qui touche à la médecine en général, Jean Mésué précise d'abord les limites de cet art :

(1) *La vérité, en médecine, est une fin qui ne peut être atteinte.*

(6) *Celui en qui existe la nature humaine, n'est pas préservé de l'erreur.*

Puis il préconise, en médecine, une méthode fondée sur le raisonnement et l'expérience :

(91) *Lorsque le médecin se borne à l'expérience, à l'exclusion du raisonnement, il est déçu.*

(131) *Ce sur quoi les médecins sont d'accord, en faveur de quoi le raisonnement témoigne et au secours de quoi vient l'expérience, que cela soit présent à ton esprit.*

Enfin, il met en garde contre l'utilisation des livres de médecine, sans l'avis du médecin :

(3) *Faire fréquemment la lecture des livres des médecins et considérer leurs secrets est utile.*

(4) *Le traitement par ce que prescrivent les livres, sans qu'aucun médecin habile n'émette son avis, est dangereux.*

En ce qui concerne la formation médicale, Jean Mésué préconise une solide formation scientifique pour les futurs médecins :

(7) *Celui qui ne s'intéresse pas aux fondements de la médecine, aux sciences de la philosophie, aux lois de la logique, aux bases des mathématiques, et qui s'adonne aux plaisirs mondains, suspecte-le.*

*(41) Les médecins ignorants, les conformistes, les jeunes gens, ceux dont la sollicitude est rare et dont les passions sont nombreuses, sont très meurtriers.*

Il conseille donc de se méfier des médecins trop jeunes et trop mondains :

*(96) Il ne faut avoir confiance dans un jeune homme qui excelle dans son soin pour la médecine, que lorsqu'il a atteint la maturité et qu'il a été éprouvé.*

*(98) Il importe au médecin que son état soit équilibré : ni tourné totalement vers le monde d'ici-bas, ni détourné totalement du monde de l'au-delà, en sorte qu'il soit entre le désir de l'un et la crainte de l'autre.*

En ce qui regarde les rapports entre le médecin et le malade, Jean Mésué recommande que le médecin connaisse le malade avant sa maladie :

*(45) Il importe au médecin qu'il connaisse les dispositions du malade dans son état de santé et les objets de ses espérances, afin qu'ensuite il les lui représente, les lui fasse espérer et l'y dispose.*

*(84) Lorsque le médecin n'a pas observé le tempérament du malade dans son état de santé, il ne sait pas distinguer entre la force de sa maladie et sa faiblesse, et il ne procède pas, dans son traitement, selon ce qui convient.*

Il conseille donc au malade de n'avoir qu'un seul médecin, conseil auquel beaucoup de nos contemporains feraient bien de se conformer :

*(80) Il importe au malade qu'il se borne à un seul médecin dans lequel il a confiance, car l'erreur de son jugement, par rapport à sa justesse, est infime.*

*(81) Celui qui interroge sur sa maladie un grand nombre de médecins, peu sans faute qu'il ne tombe dans l'erreur de chacun d'eux.*

En ce qui est relatif à la consultation, Jean Mésué prescrit au médecin d'interroger soigneusement le malade :

*(42) Il importe au médecin qu'il n'omette pas d'interroger le malade sur toute chose, interne ou externe, d'où a pu naître sa maladie.*

*(92) Il n'y a pas une seule maladie qu'il n'importe que le malade soit interrogé sur elle.*

De même, il prescrit au médecin d'examiner longuement le malade :

*(90) Il ne convient pas au médecin qu'il s'empresse de condamner le malade, sinon après un examen sérieux, un soin extrême et une intuition correcte.*

*(44) Lorsque le médecin se hâte de répondre à chaque question du malade, qu'il soit suspect.*

En ce qui se rapporte à l'importance du psychisme dans le traitement, Jean Mésué insiste beaucoup sur la liaison du corps et de l'âme :

*(21) L'âme suit le tempérament du corps ; lorsqu'une maladie survient, ne délaisse pas le traitement de l'âme par ce que l'on sent, ce que l'on regarde, ce dont le goût réjouit et ce dont l'audition est agréable ; cela constitue une partie importante du traitement.*

*(39) Il importe au médecin qu'il fasse toujours imaginer au malade la santé et qu'il la lui fasse espérer, même s'il n'est pas certain de cela ; car le tempérament du corps suit les dispositions naturelles de l'âme.*

Enfin, en ce qui intéresse la prescription des médicaments, Jean Méhué recommande au médecin d'utiliser un petit nombre seulement de médicaments et de plantes :

*(28) Que le médecin se borne à un petit nombre de médicaments, afin que leur utilité soit par lui exactement connue ; parce que les médicaments simples sont infinis en nombre, et s'occuper de leur multitude détourne de la connaissance des réalités de leur utilité.*

*(4) La vie est trop courte pour que l'on connaisse l'action de toutes les plantes de la terre ; fais donc usage des plus connues, sur lesquelles on est d'accord ; laisse celles qui sont rares et borne-toi à celles que tu as expérimentées.*

Après avoir donné un bref aperçu sur le contenu des aphorismes concernant le médecin et le malade, j'en viens maintenant à la traduction et à la diffusion des aphorismes de notre auteur en Europe.

D'Orient, les aphorismes de Jean Méhué parvinrent, comme toutes les autres productions scientifiques, en Occident musulman. Et au Xe siècle, soit un siècle après leur composition, ils se trouvaient en Ifriqiyya, l'ancienne province romaine d'Afrique, c'est-à-dire la Tunisie actuelle. Les deux grandes villes de cette province, Kairouan et Tunis, étaient des centres intellectuels importants, où la médecine était enseignée. Et c'est de Tunisie, au XIe siècle, que les aphorismes de Jean Méhué furent transportés en Italie, où ils furent traduits en latin, très probablement par Constantin l'Africain, le premier grand traducteur d'ouvrages médicaux arabes en latin, qui mourut en 1087 au monastère du Mont-Cassin. Si la traduction n'est pas de Constantin lui-même, Danielle Jacquart, qui a édité cette traduction, anonyme dans tous les manuscrits, estime qu'il est possible d'imaginer qu'elle soit de l'un de ses élèves. Quoi qu'il en soit, la diffusion de la traduction latine des aphorismes de Jean Méhué se fit à partir de l'Ecole de Salerne, où les disciples de Constantin l'Africain enseignaient et où venaient étudier des médecins de tous les pays européens. Grâce à ces médecins, cette traduction fut connue et diffusée dans toute l'Europe occidentale, si bien qu'actuellement les manuscrits de la traduction latine sont plus nombreux que les manuscrits de l'original arabe. En effet, l'original arabe ne nous est connu que par sept manuscrits seulement, dont cinq sont conservés en Orient et deux en Europe, alors que la traduction latine nous est connue par soixante-six manuscrits conservés dans vingt-trois bibliothèques de huit pays européens. De même, les manuscrits de la traduction latine sont plus anciens que les manuscrits de l'original arabe, puisque le manuscrit arabe le plus ancien est du XIVe siècle, alors que le manuscrit latin le plus ancien est du XIIe siècle.

Au milieu du XIIIe siècle, les aphorismes de Jean Méhué furent l'objet d'une seconde traduction latine, totalement indépendante de la première. Cette seconde traduction fut effectuée par un certain Gilles de Santarem. Né au Portugal à la fin du XIIe siècle, Gilles était venu à Paris vers 1224 pour étudier la médecine, puis il entra chez les Dominicains et devint Prieur provincial d'Espagne de 1234 à 1245. Il se retira ensuite au couvent de Santarem, où il mourut en 1265. Et c'est à Santarem qu'il traduisit "Le livre du secret de l'art médical" du grand médecin al-Razi, le Rhazès des latins, ainsi que les aphorismes de Jean Méhué. Mais au lieu de faire des aphorismes une œuvre indépendante, Gilles de Santarem les ajouta, sans mentionner le nom de leur auteur, à la suite des cinq chapitres du "Livre du secret" de Rhazès, dont ils forment le sixième chapitre.



Dans la première traduction, d'ailleurs, les aphorismes de Jean Mésué n'étaient pas, non plus, attribués à leur véritable auteur. Pour une raison qui nous échappe, tous les manuscrits latins les attribuent à Jean Damascène, c'est-à-dire Saint Jean de Damas, Père de l'église grecque, qui mourut en 749. Son père, Sarjoun, avait été directeur des finances omeyyades, et son grand-père, Mansour, avait joué un rôle important dans la reddition de Damas au calife 'Oumar en 638. Saint-Jean Damascène est l'auteur de nombreux ouvrages de théologie et de philosophie, mais d'aucun ouvrage de médecine. Comment expliquer cette fausse attribution ? On peut penser que Damascenus est une déformation de Masawayh, nom d'origine iranienne peu connu, ou que le traducteur a voulu placer les aphorismes sous le nom d'un auteur chrétien oriental, connu en Occident.

Mais suivons la diffusion de ces deux traductions des aphorismes, dans le temps et dans l'espace.

A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la première traduction latine est enrichie du commentaire d'un médecin nommé Isidore, qui enseignait dans le nord de l'Italie, peut-être à Padoue. Après leur première diffusion en Italie, où il en existe seize manuscrits, c'est à Montpellier, célèbre pour son Ecole de médecine, que les aphorismes passent en France, où l'on en trouve douze manuscrits. Mais c'est en Grande-Bretagne que les aphorismes rencontrent le plus grand succès, puisqu'on en trouve vingt manuscrits dans ce pays. Bien plus, un manuscrit conservé à Dublin, en Irlande, renferme des "gloses", c'est-à-dire des explications, en gaélique, la langue vulgaire de l'Irlande, sur le texte de Jean Mésué et le commentaire d'Isidore. Les aphorismes sont aussi passés en Espagne, où il en existe cinq manuscrits, et dans les pays germaniques, où l'on en trouve dix manuscrits et même en Tchécoslovaquie, où il en existe un manuscrit.

C'est au XIV<sup>e</sup> siècle que les aphorismes semblent avoir été le plus recopiés, puisque quarante manuscrits les contenant nous sont parvenus de cette époque, alors que nous n'en avons que sept datant du XIII<sup>e</sup> siècle et dix-huit du XV<sup>e</sup> siècle.

Quant à la seconde traduction latine, elle ne nous est connue que par trois manuscrits seulement, qui remontent tous au XIV<sup>e</sup> siècle, et qui sont conservés en France, en Italie et en Pologne.

Mais dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, il se produisit un fait d'une importance capitale dans l'histoire de l'humanité : l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, mort en 1468. Or dès 1481, la première traduction latine des aphorismes de Jean Mésué fut imprimée à Milan, alors que le texte arabe n'a été imprimé que 450 ans plus tard, au Caire, en 1934.

A partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les éditions se succèdent en Italie : à Bologne en 1489, à Venise en 1497, 1500, 1502, 1507, 1508 ; puis en France : à Lyon en 1515, 1519, 1525, à Paris en 1519.

Quant à la seconde traduction latine de Gilles de Santarem, elle fut imprimée, elle aussi, avec "Le livre du secret de l'art médical" de Rhazès, dans les mêmes recueils où figurait la première traduction.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, apparaît une paraphrase de la traduction latine des aphorismes par Alban Thorér. Les aphorismes sont abrégés et réécrits dans un style plus lit-

téraire. Publiée pour la première fois à Strasbourg en 1528, cette paraphrase fut rééditée à Bâle en 1543. La seconde traduction latine fut également paraphrasée par Alban Thorer, avec “Le livre du secret de l’art médical” de Rhazès et publiée à Bâle en 1544.

Enfin, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la paraphrase de Thorer fut traduite en français par un jurisconsulte de Tours : Jean Brèche (1478-1559). Jean Brèche n’était pas médecin, mais il traduisit en français un certain nombre d’ouvrages médicaux d’Hippocrate et de Galien. Cette traduction française connut plusieurs éditions à Lyon en 1555 et 1576, à Paris en 1570. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, elle fut encore éditée deux fois à Lyon en 1600 et 1605.

Dans la traduction française, les aphorismes de Jean Mésué sont intitulés : “Aphorismes de Jean de Damas, souverain médecin entre les Arabes” et ils sont précédés d’une “Vie de Jean de Damas” qui fourmille d’inexactitudes : “Jean de Damas, Médecin très-excellent entre tous les Arabes, fut né de parenté bien renommée, en une ville de Cellesyrie, appelée Damas, qui est en la région Décapoliteine, lequel ha esté en bruit, et florissait l’an de notre salut 400, sous l’Empereur Théodosien, exerçant sagement la Médecine avec Filozophie. Jean de Damas ha escrit beaucoup de belles euvres en Médecine, à savoir, un livre des sentences séparées, qu’on nomme Aphorisme. Des causes, marques et cures des fièvres, un livre. Des maladies et vices et imperfections des régions selon les lieux, cinq livres. De la composition des médicaments, un livre”.

Dans la traduction française, les aphorismes sont également précédés d’une définition de l’aphorisme qui, elle, est exacte : “Qu’est-ce aphorisme ? Aphorisme est une sentence choisie, eslite, séparée, parfaite, et brève, comme sont les apophthèmes des filosofes ; lequel mot vient du grec : *aforizéin*, c’est-à-dire : ségréger, mettre à part, et séparer”.

Ainsi, les aphorismes de Jean Mésué connurent une très vaste diffusion dans les principaux pays de l’Europe occidentale, et cela du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, c’est-à-dire durant cinq siècles, pendant lesquels ils furent copiés dans les manuscrits, imprimés dans les livres, en traduction latine, en traduction française, et même avec des commentaires en gaélique !

Cette vaste diffusion donne une idée de l’influence que ces aphorismes exercèrent dans toute l’Europe sur l’enseignement et la pratique de la médecine, au Moyen Age et à la Renaissance. Car nous savons que, dans les Ecoles de médecine de ces époques, les aphorismes servaient de base aux leçons des professeurs et que les étudiants les apprenaient par cœur.

Mais une question se pose alors : quelle est la valeur de la traduction latine ? Est-elle fidèle au texte arabe original ? Comme toutes les traductions latines du Moyen Age, la traduction des aphorismes de Jean Mésué n’est pas exempte d’erreurs, mais on peut dire qu’elle est exacte en général. Ceci est très important, car si dans les textes philosophiques une erreur de traduction n’a pas de conséquences graves, il n’en va pas de même dans les textes médicaux qui mettent en jeu la vie des malades.

Généralement, ces erreurs sont dues à un mauvais déchiffrement du texte arabe par le traducteur, comme dans l’aphorisme (124) où le traducteur a lu *dhubab*, qui signifie “mouche”, à la place du mot *dhabab*, qui signifie “brouillard”. L’aphorisme arabe dit : “Lorsque le brouillard est fréquent dans un pays, les maladies de la putréfaction sont

fréquentes dans les corps, cette année-là”, alors que l’aphorisme latin dit : “Dans tout pays, l’année où les mouches sont abondantes, les maladies de la putréfaction sont abondantes dans les corps des habitants”.

En revanche, la traduction française, faite sur la version latine par quelqu’un qui ne connaissait pas l’arabe, est beaucoup moins exacte. Dans certains cas, elle déforme ce que dit l’auteur, ou elle lui fait même dire le contraire de ce qu’il a voulu dire. Voici deux exemples.

Dans le premier aphorisme, Jean Mésué dit : “La vérité en médecine est une fin qui ne peut être atteinte” ; or le traducteur lui fait dire, en déformant sa pensée : “L’art de médecine, véritablement, est une mer très grande et profonde”.

Dans le huitième aphorisme, Jean Mésué dit : “Lorsque Galien et Aristote sont d’accord sur une chose, cela est ; lorsqu’ils sont en désaccord, la justesse de cette chose est très difficile à saisir pour les esprits”, alors que le traducteur français lui fait dire, en déformant son propos : “Là où Galien ne s’accorde point avec Aristote, on doit prendre et suivre la vérité de celui seul qui est le plus ancien et savant aux sciences naturelles”.

Voilà, rapidement rappelé, un échange culturel entre l’Orient et l’Occident qui se révéla particulièrement fructueux, puisque l’Occident traduisit, commenta et enseigna, durant cinq siècles, les aphorismes médicaux qu’un médecin arabe avait composés, au IX<sup>e</sup> siècle, en Orient.

Certes, de nos jours, ces aphorismes, comme les autres traités médicaux anciens, ne présentent pas une grande utilité du point de vue scientifique. Mais du point de vue de l’histoire des sciences, ils offrent un intérêt considérable.

Car c’est grâce à tous ces textes scientifiques reçus des Arabes, par le canal de l’Italie et de l’Espagne, qu’après l’effondrement de la science antique en Occident, au début du Moyen Age, une nouvelle science a pu naître en Europe, à la fin du Moyen Age. L’arabe joua, à cette époque, le même rôle que le grec jouera à l’époque suivante, celle de la Renaissance.

C’est pourquoi, ces textes anciens méritent qu’on les édite, qu’on les traduise et qu’on les publie, car ils ont permis à l’Occident d’élaborer la science moderne qu’il a, à son tour, transmise à l’Orient.

A une époque où l’on parle beaucoup d’échanges entre la culture occidentale et la culture arabe, ainsi que du dialogue euro-arabe, je crois qu’il était bon de rappeler cette transmission des aphorismes de Jean Mésué qui me paraît emblématique à plus d’un titre.

#### NOTES

- (1) SOURNIA J.C. et TROUPEAU G. - “Médecine arabe : Biographies critiques de Jean Mésué (VIII<sup>e</sup> siècle) et du prétendu “Mésué le Jeune” (Xe siècle)”, dans *Clio Medica*, vol. 3 (1968), pp. 109-117.
- (2) TROUPEAU G. - “Le premier traité arabe de diététique : le *Kitāb Hawāss al-agdiyāh* de Yūhannā ibn Māsawayh”, traduit et annoté, dans *Medicina nei Secoli Arte e Scienza*, vol. 7 (1995), pp. 121-139.

- (3) TROUPEAU G. - "Le livre des temps de Jean ibn Māsawayh", traduit et annoté, dans *Arabica*, t. 15 (1968), pp. 113-142.
- (4) JACQUART D. et TROUPEAU G. - *Yūhannā ibn Māsawayh (Jean Mésué), Le livre des Axiomes médicaux (Aphorismi)*, édition du texte arabe et des versions latines avec traduction française et lexique, Genève-Paris, 1980, 368 pp.
- (5) Sur l'ensemble des aphorismes, voir G. TROUPEAU, "L'originalité des Aphorismes de Jean Mésué", dans *Histoire des sciences médicales*, t. 17 (1982), vol. 2, pp. 57-60.

#### SUMMARY

*Jean Mésué, a Nestorian scholar, who practised and taught medicine in Bagdad in the tenth century, composed, besides numerous other works, an anthology of aphorisms, the dissemination of which was really extraordinary.*

*There were 132 aphorisms concerning diseases and their treatment according to the doctor and the patients ; some of them expressing home truths still valid today.*

*From the East, Jean Mésué's aphorisms passed to the West where they met with amazing good luck, since the two Latin translations and the French translation were copied, then printed many times from the eleventh to the seventeenth century.*

*It is the history of the handing down of this Arabian medical work that the author proposes to retrace in his communication.*